

continuèrent à propager cette mode déplorable que signalait, en la réprouvant, dès l'année 1800, l'abbé de Veuxelles, auteur d'un discours préliminaire mis en tête d'une nouvelle édition de l'éducation des filles de Fénelon.

“ Les premières mères, dit-il, qui s'avisèrent de se laisser tutoyer par leurs enfants furent quelques femmes très vaines, qui crurent se distinguer par une singularité aimable. Leur exemple fut suivi par une foule d'autres plus passionnées que vraiment tendres pour leurs enfants, et quelques pères plus complaisants que sages. Elles rêvèrent que le secret d'être toujours aimées par ces êtres si chers était trouvé ; que la familiarité établirait la confiance et n'amènerait point l'indépendance et le mépris ; que les enfants allaient toujours être contents et les mères toujours embrassées et applaudies.

“ On veut changer en amusement et en délices la plus importante des fonctions et celle qui demande une attention plus vive : l'éducation.

“ La nature n'accorde rien qu'au travail, il n'y a point de vrai succès facile ; le jeu prolongé ne produit que la vanité et la peine, et pour appliquer ici les principes de Fénelon, Dieu a tellement combiné pour l'homme les nécessités de la pénitence, que l'exercice s'en rencontre dans nos occupations les plus raisonnables et les plus douces.”

Il est remarquable que l'antique usage ne fut point ébranlé à Lyon comme dans beaucoup d'autres villes. On peut trouver l'explication de ce fait dans la règle de plusieurs excellentes maisons d'éducation, où l'on a toujours fait aux enfants un devoir de perdre cette habitude, en saisissant pour cela la circonstance de leur première communion ; dans les efforts persévérants de plusieurs membres du clergé jouissant d'une grande influence, tels que l'abbé Marduel (1) au commencement de ce siècle, et de nos jours, M. le Curé Déroziers, qui, l'un et l'autre, ne se laissaient pas de traiter ce sujet dans leurs pro-

1) De l'autorité paternelle et de la piété filiale, par l'abbé Marduel.